

**Bienveillance envers les hommes**, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans la Feuille d’Avis de Lausanne du 29 décembre 1911 –

Sylvain Fumaux est un simple, et il ne lui a pas été beaucoup donné, disent les bonnes gens. Et c’est vrai. Pourtant il a appris beaucoup de choses au catéchisme ; puis, l’observation journalière de la nature et des êtres qui la peuplent, a fait de lui un poète et un sage. Cette association de caractères si divers peut, au premier abord, paraître bien étrange, mais réfléchissant, on comprend bientôt que la vraie intelligence ne consiste pas à jeter de la poudre aux yeux des gens ni à rechercher coûte que coûte la première place.

Sous ce rapport, Sylvain Fumaux n’a aucune prétention ; s’il connaissait la fable que narra jadis le bon La Fontaine, il répéterait sans doute avec le grillon : « Pour vivre heureux, vivons cachés », en quoi il n’aurait pas tort. Il est donc un vrai philosophe qui fuit les apparences trompeuses et qui donne aux choses leur valeur réelle. Puis il est poète. La nature, avec qui il communique durant toute l’année, lui révèle ses secrets merveilleux ; les fontaines champêtres lui babillent les chansons ailées du printemps fleuri et le clapotement des vagues murmure la plainte de la grande aspiration humaine vers l’idéal !

Car Sylvain Fumaux a aussi un idéal ; il ne sait pas trop bien lequel, mais en son âme enfantine flottent, imprécis, des désirs impérieux de beauté, d’harmonie et de vérité.

Sylvain est un garçon difforme et chétif ; son pauvre corps, anémié durant l’enfance par une nourriture insuffisante et des soins mal entendus, est demeuré en-dessous de la normale. Au village on l’appelle le petit nain. De fait, et sans avoir les proportions lilliputiennes du fameux Tom Pouce, sa taille ne dépasse guère celle d’un enfant de douze ans. De longs bras, osseux et grêles, terminés par des mains énormes, lui donnent l’air de quelque monstrueuse araignée. Dans sa grosse tête une mâchoire proéminente fait saillir des dents irrégulières et pointues comme celles d’un carnassier. A le rencontrer le soir au coin d’un bois, avec sa chevelure embroussaillée et sa barbe hirsute, on le prendrait sûrement pour quelque divinité forestière en voyage. Le directeur du district, qui est un lettré, disait l’autre jour moitié riant :

- En traversant la futaie, j’ai rencontré Fumaux Sylvain de nos alentours, mais les gens n’ont pas compris le jeu de mots.

Abandonné en bas âge par un oncle alcoolique, le seul parent qui lui restait, Sylvain s’éleva comme il put, à la grâce de Dieu. Il couchait dans les écuries, tantôt ici, tantôt là et picorait sa maigre pitance comme les moineaux en hiver quand ils s’abattent dans les basses-cours pour extorquer aux poules grasses leur blé doré ou leur avoine succulente.

Parfois il allait à l’école, mais sa pauvre cervelle paresseuse le faisait prendre en grippe par l’instituteur, tandis que ses camarades, sans pitié comme on l’est à cet âge, le tourmentaient de mille façons. Aussi préférait-il s’en aller le long des

haies et tailler des sifflets en sureau ou grignoter en automne les noisettes croquantes ou les poires sauvages.

Les heures du catéchisme où il fut admis malgré son incapacité notoire, lui révélèrent un monde nouveau ; elles lui ouvrirent les portes enchantées d'un pays de songe où le bonheur demeure. Dès lors, il en prit souvent le chemin ; on le vit changer peu à peu et abandonner ses habitudes de vagabondage et d'impertinence.

Sylvain devint comme tout le monde, assurait le syndic. Si cela continue, on pourra lui fournir une place de valet de ferme !

Hélas ! la lueur d'intelligence qui venait de s'allumer était trop faible pour éclairer tant de ténèbres ; Sylvain devait rester un simple.

Un jour on apprit qu'il s'installait dans une petite grotte, à quelque distance du village. L'endroit est idyllique ; au contour de la route qui suit la rive du lac, un sentier se détache et va rejoindre un bois de chênes peuplé d'écureuils et de merles. Au nord, une falaise rocheuse excavée par les intempéries offre de commodos terriers aux blaireaux et aux renards. C'est là que Sylvain avait établi son domicile. Que de peine il prit pour l'arranger à son goût ! Pareil à l'oiseau qui, au printemps, apporte brin après brin, les matériaux dont il va construire son nid, notre homme édifia longuement la demeure de ses rêves.

Devant la grotte, un mur de pierre sèche forma une sorte de cour où l'eau des pluies automnales restait stagnante ; il fallait absolument empêcher ces inondations ; des voisins généreux accordèrent quelques planches dont notre homme fit une sorte de toit. Dès lors, Sylvain Fumaux se vit possesseur de deux pièces : un vestibule servant de cuisine pourvu d'un petit foyer et d'un rayon où suspendre les casseroles. Tout au fond, c'était la chambre, c'est-à-dire l'endroit réservé, le sanctuaire où n'entraient que les privilégiés.

C'était une pièce étrange en vérité ; les goûts plus ou moins baroques du propriétaire se retrouvaient dans l'arrangement du mobilier. Les choses les plus disparates voisinaient dans un désordre pittoresque bien propre à tenter la palette d'un peintre : au mur, deux couteaux de chasse encadraient des gravures d'Epinal, tandis que sur la table boiteuse, un vieux réveil bossué et rouillé essayait de marquer les heures à côté d'un splendide rosier fleuri toute l'année. Dans une cage, un chardonneret chantait sans peur du gros matou noir aux yeux dorés qui le regardait amoureusement.

Dans sa Thébaïde, Sylvain Fumaux vivait parfaitement heureux. Comme il savait tresser des corbeilles, il trouvait dans l'oseraie voisine tout ce qu'il lui fallait pour fabriquer de ravissants paniers fort recherchés sur le marché de la ville voisine. Puis on lui faisait des aumônes qu'il acceptait sans hésiter.

Sa belle confiance dans la bonté humaine lui attirait des bienfaiteurs ; pas une tête de famille aux environs où l'on ne réservât pour le « petit nain » une portion de viande ou de gâteau. Ainsi notre homme ne manquait de rien ; dans son vocabulaire, le mot de « lutte pour la vie » n'existait pas et il laissait couler les heures à l'horloge du temps sans se préoccuper de politique ou d'économie

sociale. L'éclosion des violettes au printemps ou l'arrivée des premières hirondelles constituaient les plus graves événements de son existence solitaire.

Il sortait, pourtant quelquefois de sa retraite. C'était pour aller faire ses dévotions. Car en son âme rudimentaire, le mysticisme poussait des racines profondes ; ou plutôt il développait des germes latents, trésor héréditaire d'une longue lignée d'ancêtres pieux. Le contact avec la nature et les longues rêveries ne contribuaient pas peu non plus à augmenter les tendances religieuses de Sylvain. Chaque dimanche, sans manquer, on le voyait monter à la chapelle cachée au milieu des pommiers, et fort dévotement, le petit nain écoutait un prêche où il ne comprenait pas grand-chose, si non que Dieu est amour.

Comme toutes les tendances de caractère impriment un cachet spécial à l'habitation, la religiosité de Sylvain devait, naturellement se manifester aussi dans l'arrangement de sa demeure champêtre. Des croix grossièrement taillées ornèrent les coins de sa chambre, alternant avec le monogramme sacré dessiné au charbon sur les parois de la grotte. Mais ce ne fut pas tout ; le nain avait maintenant une idée fixe, celle de posséder un clocher.

Comment il parvint à réaliser son désir ?... Personne n'en sait rien, mais le fait est qu'un beau matin, le vestibule d'autrefois se trouva surmonté d'une minuscule tour en planches où une clochette au son clair chantait joyeusement la prière matinale.

- Maintenant je n'ai plus rien à désirer, se dit l'ermite.

Chaque jour, quand venait l'aube, il sonnait pour saluer le jour naissant ; et le soir, à l'heure où les ombres s'allongent, ils sonnait encore pour dire aux petits oiseaux, ses voisins :

- Dormez en paix, mes amis, le Père vous garde.

La cloche était devenue sa ficèle compagne, celle qui, mieux que lui, savait exprimer les joies et les émotions de son âme enfantine.

Or, l'an dernier, à Noël, il se passa là une chose bien extraordinaire dont la cloche de Sylvain fut précisément la cause. Voici comment :

Le jour de Pâques, après le sermon, le petit ermite entendit parler de la comète fameuse qui, vraisemblablement, allait anéantir la terre. Très effrayé, il était rentré chez lui. Jamais encore le printemps ne lui sembla aussi beau ni le lac aussi bleu. Jamais la chaîne du Jura ne se dessina pareillement claire sur un ciel idéal.

- Et il faudrait quitter tout cela, pensait le nain.

Mais on n'est pas pieux pour rien. Sylvain ordonna toutes choses, fit ses prières et attendit. Rien ne vint... Alors il respira.

Qu'il faisait bon vivre en face du lac paisible, au milieu des champs fleuris de sainfoin et de luzerne. Et que Dieu était bon d'avoir conservé toutes ces magnificences ! Le cœur plein de gratitude, notre ermite chercha en vain durant tout l'été le moyen d'exprimer sa reconnaissance et son amour. Décembre arriva sans qu'il eut élucidé le problème. Mais le premier dimanche de l'Avent, il eut une idée :

- Puisque les bergers de Seth entendirent trois messagers, se dit-il, je vais sonner aussi trois fois ma cloche pendant la nuit de Noël. Cela voudra dire : « Gloire à Dieu » ; puis : « paix sur la terre », et enfin : « bienveillance envers les hommes » ; Dieu comprendra bien pourquoi je fais ainsi.

La veille sainte est arrivée ; tout est silencieux autour du petit ermitage. Seule la clarté du feu illumine l'unique fenêtre. Personne sur la route ; les chiens du village semble même oublier d'aboyer comme ils le font d'ordinaire. Au ciel, les étoiles se sont allumées.

Soudain la petite cloche se met à tinter doucement, comme si elle était timide. On dirait une voix d'ange qui s'essaierait à s'psalmodier les hymnes sacrés et l'écho de la falaise qui répond, semble dire lui aussi : « *Gloria in excelsis* ».

La voix d'airain s'est tue et la nuit, plus épaisse, couvre la campagne endormie. Accroupi près du foyer, Sylvain caresse le chat et songe. Il est très heureux d'avoir pu sonner ; c'est une sorte de sacerdoce très élevé dont, pour sûr, Dieu est satisfait.

Minuit est passé, le petit nain sonne de nouveau. Cette fois, selon son idée, la cloche dira : « paix sur la terre ! » Plus forts que précédemment, les sons ailés montent dans l'air froid et les étoiles scintillantes ont l'air d'approuver joyeusement. Il y a, en effet de la paix partout.

Cependant, à l'orée du bois, un bruit de rameaux cassés et un craquement de gravier écrasé révèlent la présence d'un être vivant. C'est probablement quelque bête à l'affût. La cloche chante encore. Et voici que sur le sentier une forme humaine se glisse en tapinois, regardant à droite et à gauche avec méfiance. Pourtant il n'y a rien, sinon les ténèbres épaisses qui cachent les contours. Alors avec un bond de bête aux abois, l'homme franchit la courte distance qui le sépare de l'Ermitage, pousse d'un coup d'épaule la porte mal fermée et saisit au collet le pauvre Sylvain :

- A manger, l'homme. J'ai faim ! hurle une voix rauque ? Prestement, tu sais ; ... sinon, gare à ton cou !...

Et de sa main libre, le rôdeur fait le geste éloquent de trancher quelque chose. Faiblement, Sylvain essaie de résister, mais l'homme resserre son étreinte :

- Veux-tu oui ou non ? hurle-t-il plus fort.

- Tout de suite ; il y a là du jambon et du pain. Laissez-moi, je vais tout chercher, bégaye le petit nain à moitié étouffé.

Deux minutes plus tard, entre le chat qui ronronne et l'ermite qui sourit, le vagabond dévore toutes les provisions de la pauvre demeure. Il n'a plus peur, car il comprend où il se trouve et que le propriétaire de céans est un simple.

- Tu sais, lui explique-t-il d'un ton confidentiel, je n'avais rien mangé depuis hier. Il m'a fallu cacher tout le jour mes frusques derrière les haies à cause des « cagnes » qui se promènent par là. Alors, tu comprends, je mourrais de faim. J'aurais bien « étourdi » quelqu'un, mais il me fallait aller jusqu'au village. Alors, en entendant ta cloche, je me suis dit :

- Il y a quelqu'un par là, allons voir ! Tant pis si je suis pincé !

Sylvain ignore tout à fait que les « cagnes » sont les gendarmes et que des « frusques » sont des habits. Il ne comprend pas très bien non plus comment on peut « étourdir » quelqu'un ni pourquoi le nocturne voyageur est entré si brusquement dans son logis. En sa cervelle rudimentaire germe une seule idée ; c'est que du ciel où il habite, Dieu a entendu la cloche et que, pour montrer son bon plaisir, il envoie maintenant un ami au solitaire de la forêt. Le pauvre ermite se sent fort honoré et considère son hôte un peu comme s'il arrivait directement des étoiles.

Quand le pain et le jambon furent achevés, le rôdeur essuya son couteau à son pantalon en futaine brune et, s'approchant du feu à moitié éteint, il y jeta une brassée de brindilles sèches. Une flamme vive éclaira la pauvre demeure et fit sortir de l'ombre les croix et les emblèmes sacrés.

A cette vue, l'homme éclata de rire.

- Alors, dit-il, tu es aussi dans les mômeries ?

Sylvain regarda l'homme d'un air si étonné que ce dernier changea aussitôt de ton et reprit plus doucement.

- A quoi gagnes-tu ta vie ?

Longtemps ils causèrent au coin du feu avec le chat noir qui les séparait. En phrases plus ou moins françaises, et plus ou moins gueusées, le pauvre simple dit combien la vie est belle quand on a dans le cœur le pain que donnent les certitudes éternelles. Ensuite il raconta pourquoi, en cette nuit de Noël, il avait sonné la cloche.

Le rôdeur écoutait sans interrompre. Il avait allumé une courte pipe dont il tirait d'énormes bouffées, ne cessant que pour cracher bruyamment dans le feu. Peu à peu son visage aux traits durcis perdait son expression de férocité ; la bouche, détendue, s'apprêtait à sourire et dans les yeux s'allumait une flamme de tendresse.

- Ainsi tu as été content de ma visite ce soir ? demanda-t-il enfin.

Le solitaire lui tendit la main.

- Bien sûr, puisque Dieu vous a envoyé. C'est la réponse qu'il a donné à ma cloche lorsqu'elle sonnait : « Paix sur la terre ! »

- Tu crois ? reprit l'autre.

- Je sais. Celui qui est là-haut entend toujours. Je lui avais demandé un ami et vous êtes arrivés !... Ah ! mais, voici l'aube du côté des collines. Il faut sonner encore une dernière fois avant que le jour paraisse.

Le rôdeur s'est levé.

- Laisse-moi faire, murmura-t-il. C'est à mon tour, Je veux aussi célébrer Noël !

De la sorte Xavier Corday, le vagabond redouté des honnêtes gens, le récidiviste dangereux, sonna la cloche du petit ermitage. Sur le seuil, Sylvain regardait à l'horizon s'éveiller le jour. Quand le sonneur improvisé eut achevé sa tâche, il vint aussi contempler le ciel. Tout était clair dans l'azur où pâlissaient les étoiles. On distinguait à l'orient les rougeurs qui précèdent la venue du soleil.

Des fumées légères se promenaient le long de la rivière et sur le lac. En face de ce tableau, le vagabond se sentit remué ; brusquement il étreignit sur sa poitrine d'homme fort le pauvre nain chétif et, à pleine main, cria à la campagne encore endormie le message éternel :

- Bienveillance envers les hommes !

Puis il disparut sans dire adieu.

Le petit nain demeure encore dans son ermitage ; il n'a jamais revu son hôte d'une nuit et ne comprend pas pourquoi il a fui d'une manière aussi rapide.

Mais, de l'autre côté de la frontière, il y a tantôt depuis 12 mois, dans une grosse ferme, un domestique exemplaire. Il s'appelle Xavier.

L'autre jour il demandait à sa patronne si elle voudrait écrire pour lui une lettre de Noël .

- Il faut l'adresser à Fumaux, fabricant de paniers, expliquait le valet.

- Et que faut-il écrire ? demanda la femme.

- Seulement deux mots : « Ceux qui marchaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ont vu une grande lumière. Gloria in excelsis ! »

Mme H. Gailloud